

Presque prières

Permanent, confronté
au dessin d'une note
Ostinato

Dieu, qu'il est impossible d'oublier !
Je n'ai rien entendu, je n'ai rien vu mais j'en sais
toujours trop.
Premières lueurs de l'aube beaucoup trop brûlantes.
J'ai beau me renverser, je ne dormirai pas.
On ne peut pas dormir avec les courants antérieurs
qui murmurent des portes aux fenêtres
s'avivant au plissement des yeux,
ces yeux de lampadaires qui n'éclairent que leurs pieds.

Porte tes yeux
Dès à présent
Un peu plus bas
Où tu jetais la pierre
Tête la première

*

Je me suis injecté une portion de peste ce matin et j'attends à présent de voir ce qui arrive. Je parle des effets secondaires. Je parle d'un miroir de la souffrance qu'on éprouve à tout moment, lorsqu'on se sent trahi. A qui la faute ?

Ce n'est pas ce dont je dois parler. La peste bubonique, j'en avais gardé un mince échantillon que dans mes jours heureux, j'avais failli détruire. Mes jours heureux sont bien plus loin que toutes les fioles. Ce sont les pires entre tous les poisons, la drogue recherchée pour son souvenir ultime, emportée, la folie désagrégée.

Un vulnérable bris de pain séché sur ma mémoire. Et je m'affecte à contempler ces images flétries, ce qui m'ennuie et je voudrais changer de position. Ma posture est mauvaise et je la crois bientôt meilleure, à condition que je l'aggrave. C'est pourquoi je la grave, en attendant les prémices de la mort.

Je parle de la Mort ; et ainsi, de la vie, la mienne. Je ne l'ai pas abandonnée. Je n'ai pas même joué avec. Et je serais un saint, si je n'avais jamais commis. Allons ! A qui cela n'est-il pas arrivé ? Brusquement, un accident. Vos parents vous le disent. Un accident peut toujours

survenir. Ivresse de l'âme. Elle est bien moins solide encore qu'on ne la dit, parfois. Je n'ai fait abstraction que pour me relire sans agacement.

Mais c'est ici que je dois m'irriter. Une veine qui gonfle, par exemple, donne envie de se gratter. Et se gratter le dos, c'est puéril quand on a mal au bras. Il faut se l'arracher, alors. Mais où est le courage ? Là sont les jours qu'il faudrait soulever et qu'on ne parvient pas à surmonter. Gratte-moi encore le dos, Seigneur, c'est ma requête de ce soir en attendant de survenir, à la fièvre du jour qui montera demain, sur mon lit éventré, c'est ma prière.

Nouvelle prière
adressée au Seigneur, avec
vénération.

Disperse-moi d'une lueur.
A l'univers je veux être cloué.

Disperse la moisissure qu'il m'alourdit,
rends-la légère.
Assourdis ce cerveau dissipé.

Je n'ai ni mains ni pieds.
Je suis à peine un homme
et ce n'est pas assez.
Fais de moi une note.

Apitoyé, tu le seras
à m'entendre qui conte mon malheur.
Tu le seras, si tu me crois.

Mais si tu vis en moi,
hideux désordre transitoire,
tu me repousseras certainement.
Je suis à peine et c'est
déjà tout mon malheur.

L'été approche.

C'est toi qui l'auras fait venir.

Je t'en voudrai aussi pour ces jours solitaires.
Si je les ai voulus,
Mon désir fut ce démon, impitoyablement, contre
lequel je
fus vaincu.

Et réciproquement.
Nous nous battons, volant
de l'une à l'autre de nos sphères
pensantes, aux penchants pour le jeu
anticipé, je rase l'herbe sous les pieds
que tu m'as arrachés.

Seigneur, sois cet être confus
en qui je crois et ne crois pas,
envers qui j'ai rancœur et désespoir.
Blessé, je combattrai encore
en ricanant à chaque pleur
et en maudissant mes amours.

Seigneur, tu es
et moi, je suis.
C'est ma prière.

A la géométrie gravitant tout autour,
jaunissant l'herbe sous mes pieds,
tout le malheur est un calcul.

Mais on ignore ce qui postule,
tout ce qui se rajoute.
On ne voit ni la terre, non plus
les flammes des enfers.
On ne vit jamais rien.
On sait peut-être qu'en-dehors
de nous, qui se dénoue,
le monde
a pouvoir d'exister.
Et on se moque d'exister
à tort, dans l'inutile.
Qui veut du beau et du clinquant ?
Du flambant neuf spirituel !
C'est mon projet, croissant de lune.
A réciter quelques prières,
je deviendrai croyant.

Dans le train, vers six heures du soir, quand tout le monde se bousculait, fouetté par la fatigue, il y eut un silence lorsque nous sûmes que le wagon ne repartirait pas. La lumière s'éteignit et on sortit. Les gens parlaient sur un ton agressif en se succédant sur le quai, mais ils se dirigèrent.

J'ai beaucoup plus de peine
que je n'en puis souffrir.
Un désert à gravir
à affronter, son œil de fou
son visage sans traits,
son corps glacial.

En foulant cette terre j'ai
appris le néant.
J'ai appris à périr
incidemment.
De temps à autre
mais noblement, la douceur de la Mort
avec son exotique parfum
de chair inoffensive.

Quand je ne pourrai plus souffrir ma plaine
insupportable et cependant
je vis
je convierai ma douce amie,
je mimerai son indiscrete pâleur.
Chair contre chair, agglutiné à mon désert,
je gravirai ses lèvres et
j'enfouirai la tête dans sa gorge
en l'invitant à me parler.

Je ne crois plus en mon âme ! Que dois-je faire ?

J'étais convaincu et pourtant
je n'ai plus rien qui me le dise.
Je n'ai plus rien qui me dise rien.
Je n'ai plus rien à faire.
Je tombe.

J'étais sur le chemin d'une docte obédience.
Il a fallu que je parcoure la romance
J'ai fini par briser ma colère
qui crie si fort son malheur
(j'aurais voulu l'offrir mais
on m'a bousculé ; il s'est fêlé)
qu'il frôlait le bonheur.
Je n'entends plus mon âme
qui me le dit, je n'entends plus.

Que vais-je faire ?
Je ne suis pas atteint par la prière.
Je me mets à genoux et je
renifle la poussière.
On n'a jamais prié par
quintes de toux !
J'en ai assez de tout
ce qu'on ne rencontre pas,
On ne sait que soi-même
et encore, si peu.

On n'est que ce qu'on hait
pour s'altérer si aisément.
Que croire, mon Dieu, et
comment croire ?
En quoi ?

Jamais le moindre doute
à propos de
ces singulières randonnées
parmi l'azur,
à convier ma solitude avec
ce morceau de ma chair.

Arpentais-je des sentiers millénaires ?

A peine resurgie du désespoir,
l'idiote m'avertit :

« Je ne t'enverrai plus
aux chants ! »

Une musique empreinte de XIXe siècle.

L'âge d'or dort. Ses harmonies fainéantes posent.
L'harmonie étendue ! A-t-on jamais vu ça ?
Sur une photographie vieille parce qu'on la ride
Où le grand âge est rassurant
Jeunesse n'a pas d'ouïe !

Ma viande s'effiloche sous le bruit crispant de la
fourchette que j'enfonce dans le plat.

Mib si mi - sol# sib sol - fa# ré fa - do la do#

Sait-on qui se noue,
se dénoue, incertain
à vouloir exister,
le monde ?

On ne voit ni la terre
non plus les flammes des enfers.
On ne vit jamais rien.
On sait peut-être qu'en-dehors
de nous,
se dénoue
à vouloir exister,
le monde.

Certaines âmes, m'a-t-on dit,
sont destinées, prédestinées.
Mais ce n'est qu'au fil des années
que le destin les interdit.

Certaines âmes, peut-on dire,
sont tristes comme par nature.
Et la douleur est leur empire.
Et la furie est leur pâture.

Mais moi, je ne sais pas si j'ai
une âme, un destin, une vie.
Il ne me semble rien de vrai.
Je n'ai pour moi que mes envies.

Il m'est arrivé d'avoir foi
et chaque fois je fus trahi.
Je n'ai su m'ériger en loi,
jamais ! J'ai seulement failli.

Parfois, mon âme aussi me dit,
silencieusement acide,
que toujours je fus interdit
A exister hors du suicide.

